N° 102 — 10me Année

Mars 1939

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE



ANIMISME & TOTÉMISME

Quand on parle des pays lointains, on est trop porté à ne pas se soucier exagérément de rester dans la stricte exactitude et de ne pas chercher à comprendre dans leur origine et dans leurs manifestations les religions que l'on a vite fait de qualifier de barbares ou de primitives, sans autre forme de procès. Il est cependant nécessaire, quand on veut comprendre l'état d'esprit de tous les peuples, d'étudier leur religion, même si la forme de cette religion diffère entièrement de la nôtre.

L'Afrique est le continent le plus difficlie à connaître de ce point de vue, car on y rencontre toutes les formes religieuses, les plus récentes comme l'Islam et d'autres qui remontent à une inimaginable antiquité. Il en est qui nous apparaissent comme outrageusement simplistes et qui ne le sont, sans doute, pas autant que la vanité des nations européennes se plait à l'imaginer. On crie au fétichisme, et quand on a prononcé ce mot, il semble qu'on ait résolu, comme par magie, la théorie si complexe de l'origine des cultes et des civilisations. Or, le mot fétichisme ne résout rien. Le fétichisme est, pense-t-on, l'adoration d'un objet choisi plus ou moins arbitrairement et auquel on attribue des pouvoirs surhumains.

D'une part, il n'est pas impossible que certains objets modelés suivant une pensée traditionnelle et consacrés selon des rites ancestraux ne possèdent pas un rayonnement bénéfique ou maléfique, susceptible de nous soutenir dans nos déficiences, de nous abattre dans nos élans et même de nous mettre en rapport avec des Puissances invisibles. Le nier, c'est supprimer non seulement toute la magie protectrice, ce qui est bien difficile, mais c'est aussi supprimer la valeur des objets sacrés et des rites, détruire tout le symbolisme rituel, ce qui est à proprement parler impossible. Que ces objets nous semblent laids, c'est affaire d'appréciation. Outre que les collectionneurs se ruèrent il y a quelques années, avec une sorte de fanatisme, sur les objets de l'Afrique noire, il y a bien des choses à comprendre dans l'étude de ces objets d'un art puissant et maladroit. Mais ce n'est pas là notre propos.

Le fétiche, quelqu'il soit, représente les forces qui ont action sur les êtres humains et ceux qui les ont sculptés ne se sont nullement souciés de l'approbation des critiques d'art. S'il veut symboliser une puissance guerrière, détentrice et distributrice de force, le noir rassemblera tous les symboles connus de la force. Il donnera au fétiche le bec du rapace parce que l'aigle ou le vautour semblent ne jamais se lasser et résistent même au soleil brûlant. Il lui ajoutera les griffes de la panthère, la crinière du lion et, comme la force génératrice est, le plus souvent, animatrice du courage, il lui donnera aussi les organes de cette fonction avec une ampleur démesurée et le masque aussi des grands singes dont la salacité est inépuisable. Il est certain que ce mélange donne des résultats inattendus, mais la question ne se pose pas sur le terrain artistique; l'essentiel est de représenter la force, d'attirer sur la statuette les Puissances qui en sont déten-

trices; le sculpteur y est parfaitement arrivé au point de vue symbolique, et le griot accomplira les cérémonies nécessaires pour fixer cet influx sur l'objet consacré.

En réalité, deux origines existent conjointement pour ces objets étranges qui parlent à l'imagination apeurée plus même que nous le voudrions: le *totémisme* et l'*animisme*. Ces deux traditions peuvent exister séparément ou conjointement, mais le totémisme est plutôt originaire de l'Amérique atlantéenne et cela aussi peut ouvrir des horizons à la pensée sur l'origine de nos civilisations.

Le totémisme, avec bien des nuances qu'il serait trop long d'exposer ici est l'adoption d'une forme animale comme ancêtre divin de la race, adoption qui crée tout un ensemble de devoirs envers l'animal ainsi préféré. En dehors des cérémonies rituelles où son absorption constitue une véritable communion, le fidèle ne doit pas manger l'animal totem, mais il doit toujours en garder une partie (peau tanée, crâne, dents ou cornes) dans le sacraire où il fait ses dévotions et où il consulte son dieu selon les rites de sa race et de son pays. De la sorte, le totem est l'ancêtre de la famille et c'est son sang qui en est l'animateur. C'est très certainement cette conception qui est à l'origine de tous les blasons à forme animale et de toutes les enseignes militaires de race ou de pays telles qu'on les voit, par exemple, aux enseignes de la primitive Egypte.

Mais, justement, cette pensée de filiation vient de l'animisme, car ce dernier est la croyance à la présence d'un esprit plus ou moins conscient dans toutes les choses visibles et invisibles, et cet esprit est d'autant plus puissant que l'objet animé est plus paisible et plus durable. Un homme, même supérieur, est en possession d'un esprit de faible influence parce que cet esprit est employé en très grande partie à la conduite de ses affaires personnelles: chasse, pêche, amours et même la direction de la famille et du clan. C'est seulement quand l'homme est mort, quand il est de nouveau mêlé aux éléments, en dehors de toute préoccupation personnelle et transitoire, qu'il devient une force réelle. L'esprit d'une montagne est plus puissant que celui d'un arbre, justement à cause de cette sensation de force et de durée.

Cette conception est universelle et pas seulement africaine. Presque toutes les magies,depuis les plus basses jusqu'aux plus savantes,sont basées sur une connaissance analogue. C'est à cause de cette donnée que les griots et tous les prêtres-sorciers font des sacrifices pour se rendre favorables les âmes des choses et accomplir par leur moyen les phénomènes parfois surprenants dont les voyageurs ont constaté l'existence sans les pouvoir jamais expliquer. Seabrock, témoin de faits inimaginables, en arrive à dire à peu près: « Je l'ai vu, mais je ne le crois pas », ce qui ne laisse pas d'être assez original.

C'est en s'adressant à cet « esprit » des choses, à cette âme que la tradition attribue à tous les êtres, que le sorcier fait remonter du fond de l'eau le pont de lianes qui y était tombé accidentellement. On attend au bord de l'eau et le désir, la volonté de tous ces êtres assemblés crée un état vibratoire extraordinaire. Quand la tension est arrivée au point désirable, on sacrifie une chèvre dont les entrailles sont jetées dans la rivière. On espère encore sans un cri, sans un geste...

« Puis, j'aperçus deux extrémités de lianes tordues sortant toutes seules de l'eau et rampant comme des serpents sans aucun intermédiaire humain visible, le long de la berge raide, vers les arbres. Elles se tordaient comme des reptiles sans tête qui se seraient hissés, tirant de toute leur longueur hors des profondeurs de la rivière, de plus en plus épaisses comme le corps d'un grand serpent; jusqu'à devenir des câbles de lianes gros comme l'avant-bras d'un homme.

« La tension silencieuse de la foule se transforma en hurlements et en actions frénétiques. Des hommes s'emparaient des câbles pour les hâler, longue ligne d'hommes dont quelques-uns entraient dans l'eau, pour mieux se saisir de la liane. Tirant et remontant la pente en un rythme régulier, ils sortirent l'extrémité immergée du pont qu'ils lièrent solidement à un tronc d'arbre. »

Là, ce sont les esprits de la rivière qui manifestent leur puissance, mais les esprits de la forêt, ceux des rochers ou tous autres se seraient comportés de même sorte dans les mêmes circonstances. Pour le véritable animiste, il n'est pas de créature indifférente et privée d'âme. Tout être, par le seul fait qu'il existe, a un esprit et cet esprit peut être atteint par la volonté humaine et mis en œuvre par des rites appropriés. Telle est, dans tous les pays et dans toutes les initiations l'origine de la magie. Dans les initiations les plus élevées, cette magie n'est employée qu'au développement de l'âme humaine, à son évolution qui la met en contact avec les plans humains. Mais il n'est pas besoin d'aller chez les sauvages, ou ceux que nous nommons ainsi,

pour voir les manifestations les plus merveilleuses mises délibérément au service de la plus basse cupidité.

Forcément, on considère l'esprit de l'homme, dégagé de ses liens matériels, comme le plus apte à nous éclairer quand nous faisons appel à lui. C'est pourquoi, dans l'Afrique noire aussi bien que partout ailleurs, mais pas davantage, il se produit des séances de nécromancie là où un défunt a laissé le souvenir d'un homme pieux, avisé, aimant son peuple et sa famille et, par conséquent, désireux de conduire les siens par les meilleures voies possibles, vers le bien physique et moral. Au moment d'un départ, Seabrock, incité à ce faire par le chef de poste français, consulte l'esprit du grand-père de son guide. Dissi — le guide — conduit le journaliste dans le sacraire où de nombreux ex-votos témoignent la satisfaction de consultants antérieurs. Sur l'autel, des crânes humains et des crânes de chimpanzé soulignent le respect du totem familial qui est l'homme et les grands singes. Dans les festins où se consommait ce « gibier », les parents de Dissi ne mangeaient pas de cette viande défendue, mais on leur offrait toujours le crâne, afin que les totems ancestraux eussent leur part de plaisir et de vénération.

Pour consulter le grand-père, Dissi conseille de placer sur l'autel, au-dessous du bras noir et desséché du mort qui pendait prosaïquement au bout d'une corde, à la manière d'un pendule, des objets ayant rapport à l'action entreprise: en l'occurence, un voyage; donc, un vêtement, des souliers, un calepin et un crayon. Dissi, avec respect mais avec une touchante familiarité, exposa le but de la visite et, ayant disposé les objets, s'assit à terre, prit une cigarette, en offrit une au consultant, les alluma toutes deux, puis ils attendirent les événements. Le bras se comporta tout à fait comme un pendule, il oscilla lentement comme pour bénir, et l'expédition fut résolue. Seabrock voulait faire tout de suite une offrande, mais Dissi l'en empêcha: si le grand-père voulait un cadeau, il lui fallait, d'abord, le mériter en protégeant les voyageurs, et, pour le moment, il devait se contenter de promesses.

On le voit, la différence n'est pas très grande de ce culte à bien d'autres qui se croient supérieurs, quand ils ne sont pas compris d'une façon plus élevée. Partout où l'on passe, dans l'Afrique noire comme ailleurs, il est des êtres frustes qui acceptent grosso modo les connaissances qui leur sont données et ne cherchent pas à comprendre. Ils sont partout la même masse et il ne faut pas leur demander plus qu'ils sont capables de donner. Mais, partout aussi, on trouve des êtres supérieurs en possession d'une tradition spirituelle qu'ils ont pénétrée et qui les aide à développer en eux et autour d'eux les puissances nées des révélations qui leur ont été faites. Pour ceux-là, le chemin de l'initiation est ouvert et ils le parcourront jusqu'au point où il leur est permis d'arriver, jusqu'au but extrême, s'ils y sont préparés spirituellement et corporellement.

Les initiations noires admettent des épreuves terribles et c'est déjà là un procédé d'élimination qui a sa très grande importance. L'adepte qui accepte de jeûner longuement, de se laisser rouler dans les épines tranchantes, de subir des maux encore plus rudes en vue de posséder une doctrine prend celle-ci au sérieux et ne manque pas de s'y conformer. C'est le seul côté véritablement efficace des épreuves, mais il a son importance.

L'essentiel de cette croyance, c'est qu'elle constitue une chaîne continue de la pierre, réputée inerte, à la divinité, ce que nous trouvons partout et jusque dans les initiations les plus hautes. Il n'y a donc entre ces initiations élevées et celles dont l'Afrique noire porte la trace qu'une question d'adaptation, de civilisation sociale et religieuse. En beaucoup de cas, l'Islam a fait le chemin vers les notions chrétiennes et, sans doute, y fleuriront-elles quelque jour. D'ici là, les connaissances secrètes se manifestent avec puisance dans des sociétés qui ne se cachent que lorsqu'elles conservent des rites véritablement barbares. Il en est qui ont gardé la coutume de mettre à mort le chef spirituel ou le souverain que l'âge commence à rendre moins utile à la collectivité qu'il l'a été précédemmennt. Dans une étude qu'il a consacrée à la magie noire, M. Paul Morand décrit ce festin de manière hallucinante, mais ce qu'il nous fait, surtout, voir outre la singulière emprise de l'Afrique, c'est la perversion de la tradition sacrée chez les nègres réputés civilisés de l'Amérique, abîmés par de longs siècles d'esclavage et qui pratiquent encore les rites meurtriers et sanglants du Vaudou. Mais ceux-là, bien qu'ils aient conservé de curieuses et d'étranges pouvoirs, ne tiennent plus au totémisme ni à l'animisme des aïeux.

Henri DURVILLE

LES DANSES SACRÉES DE L'AFRIQUE NOIRE

Partout, la danse constitue non plus un plaisir plus ou moins voluptueux comme dans nos pays d'Europe, mais un rite profondément sacré. Ces danses ne sont pas basées sur l'harmonie des pas, encore qu'ils soient généralement empreints d'une grave beauté ou d'un emportement splendide. La danse, telle qu'elle a été comprise de tout temps, a un but religieux, initiatique; elle ne se produit qu'à certains jours et accompagne des fêtes rituelles. Il va de soi que ce mode d'expression de la pensée humaine subit des modifications selon la conception de ceux qui la pratiquent. On vient de voir à Paris un danseur hindou; il a montré les danses de son pays. Chacun de ses gestes a un sens mystique; chacune des positions de ses mains est expressive non pas d'un sentiment personnel, mais d'une idée abstraite.

Dans une forme toute différente, il en va de même pour l'Afrique. Les plus anciennes pierres gravées que nous aient laissées nos aïeux aryens montrent le nègre considéré par eux comme l'ennemi de la race, comme une sorte de diable. Il est représenté dansant. Le corps ployé, les mains pendantes, il semble exécuter les mêmes pas qui firent la réputation de Joséphine Baker, il y a quelques années. Ces danses, d'ailleurs, existent toujours en Afrique et dans les pays d'Amérique où l'esclavage les importa. Nous en avons été envahi tout de suite après la guerre et leur frénésie ne correspond pas du tout avec notre mentalité.

Dans son précieux itinéraire *Paris-Tombouctou*, M. Paul Morand dit avec l'autorité de celui qui a constaté *de visu* ce dont il parle :

« Lorsqu'un Blanc danse cinquante heures sans s'arrêter, il tombe mort, ou bien il est proclamé champion; cela est risible quand on sait que tous les Noirs d'Afrique, lors de la nouvelle lune, dansent cinq ou six jours de suite. S'il m'est permis d'ouvrir ici une parenthèse, je ferai remarquer que nous nous extasions devant les pas qu'inventent pour nous les gens de couleur new-yorkais; ces entrechats, gambades et convulsions, ils n'en sont point les créateurs, les ayant hérités de leur grand'mères des plantations sudistes; et celles-là n'ont fait que les retrouver instinctivement dans leur mémoire primitive. La danse, dans les pays civilisés, a perdu son sens initial; elle ne prend sa vraie signification qu'en Afrique et loin des côtes. Là, danser est une cérémonie magique, un acte de magie imitative; c'est s'efforcer de copier l'amour, la chasse, la pluie, les funérailles. Ce n'est pas un art, chez les primitifs; ce n'est pas un plaisir; chacun danse pour ses dieux, non pour soi; en aucun cas, les couples ne s'enlacent; on est seul ou face à face... Les professionnels de la danse, en Côte d'Ivoire (il y en a deux ou trois par village), ne sont pas de jolis jeunes gens très invités; ils forment une branche à part de la sorcellerie; ils sont des gens suspects, tenus pour fort dangereux. »

Il existe des danses extrêmement secrètes auxquelles les Blancs ne sauraient assister sans trouver des complicités qui proviennent de l'amitié inspirée plus que de l'argent ou de la crainte. Il en est où se produisent de véritables actions magiques comme celle où chez les Yafoubas, les sorciers danseurs se jettent des enfants nues, probablement hypnotisées, lancent en même temps des sabres qui pourraient les transpercer. Dans les séances vraiment sérieuses, « chacun des hommes, tenant son sabre raide, la pointe en haut, de la main gauche, jetait une fillette haut dans l'air de la main droite, puis la rattrapait en plein par la pointe du sabre, l'empalait comme on perce un papillon avec une épingle. Nulle goutte de sang ne s'échappa; mais les fillettes étaient là, tenues très haut, percées de part en part, empalées sur les sabres. Les assistants hurlaient, pliaient les genoux; beaucoup se voilèrent les yeux avec la main; d'autres tombèrent sans connaissance et, parmi la foule, les jongleurs marchèrent, chacun portant à bout de bras un enfant piqué haut sur son sabre. Et ils disparurent dans l'enclos du sorcier. »

C'est là un phénomène tout à fait spectaculaire et dont Seabrock, malgré son désir de demeurer rationaliste, ne peut nier l'authenticité mais dont il n'accepte pas la réalité magique, en dépit du témoignage de ses sens. Il y a pourtant des cas où l'enfant est blessée à mort. Ces exhibitions sont fort rares — heureusement. Par contre, la danse est pour ainsi dire continue. On danse dans toutes les circonstances de la vie, d'abord pour donner un rythme sacré à tous les gestes usuels. C'est une conception que nous

avons malheureusement perdue de mêler le divin à tous nos comportements. L'Africain danse tout ce qu'il fait, en vue de mêler ses actions à l'œuvre créatrice. Il y a des danses pour toutes choses: l'amour, le mariage, la mort, même pour le pilonnement du mil et la préparation des boissons.

La danse, entre autres avantages, a celui de faire pénétrer dans l'être humain la force terrestre par le moyen du rythme, et les paroles chantées expriment ce mariage de l'homme avec la terre. Elle cache dans son sein une force vitale que nous pouvons lui emprunter, la même qui fait vivre les morts « cachés comme les graines dans son sein ».

Les esprits de la terre peuvent, d'ailleurs, s'emparer de l'homme qui danse et lui enlever sa raison. A ce moment, il est investi d'une force redoutable et quelles que soient les excentricités auxquelles il peut se livrer, personne n'oserait intervenir. Ce ne serait plus agir contre l'homme mais contre l'esprit qui le dirige; ce serait encourir une sorte d'excommunication. Dans la plupart des cas, le danseur porte un masque, non pour se déguiser et prendre une attitude plus ou moins avantageuse, mais pour que sa personnalité disparaisse et qu'il se confonde plus complètement dans la foule des adorateurs, qu'il soit un danseur anonyme représentant un animal ou un esprit ou toute autre chose selon que l'exige le rituel. Sous ce masque de bois. il devient un être sacré; la croyance de tous veut que son aspect, caché mais réel, participe à la puissance de l'être représenté. C'est pourquoi les femmes doivent s'enfuir dans le moment où le danseur va retirer son masque. Si l'homme n'avait pas encore repris possession de lui-même, s'il voyait le visage possédé par le dieu, la curieuse mourrait de la colère divine sur-le-champ ou de la terreur qu'elle inspirerait après une action si grave et qui ne guérirait que par sa mise à mort.

Chaque société secrète: les Hommes-panthères, les Hommes-serpents, les Oiseaux d'ébène et les autres ont tous des danses propres à leur association et qu'ils ne montrent guère. Il faut croire que les Hommes-serpents mettent moins de soin à ne pas se laisser surprendre, car M. Paul Morand raconte dans *Magie noire* la danse des membres de ce clan magique avant de dévorer le corps de leur chef mort. Il n'y a là nulle pensée de haine ou de profanation. Bien au contraire: leur désir est de s'incorporer la force et la sagesse du chef qui était parvenu aux plus hauts grades de leur initiation et qu'ils avaient toujours aimé et respecté. Ces mêmes Hommes-serpents ou un clan qui leur tient de près dansent pour M. William Seabrok. Il y a, d'abord, un rassemblement de tous ceux qui doivent prendre part à la danse, rassemblement silencieux qui ne laisse pas d'impressionner. Ils sortent du village, toujours en silence et vont s'équiper en secret. « J'aurais donné beaucoup, dit l'auteur, pour être témoin de ce qu'ils préparaient, car c'étaient en grande partie des rites de société secrète, mais il faut pour cela être initié, d'une longue initiation qui commence avec la puberté et même, dans certains cas, avant la naissance. Il y a bien des choses dans la forêt qu'aucun Blanc ne verra jamais, si familier, si désireux d'obéir au Fétiche soit-il. Grâce d'une part à certaines initiations préliminaires subies à Haïti et d'autre part à l'ouverture de certaines barrières en Afrique par Wamba et ses collègues, j'en ai vu plus que le voyageur ordinaire; mais plus on apprend, plus on comprend combien peu on a appris, et je sais que tout ce que j'ai vu n'est rien, car ce qui est caché, reste caché et ne sera jamais révélé. » Et voici la danse :

« Enfin les guerriers sortirent de la profonde forêt verte et silencieuse. On eût cru voir émerger un gigantesque serpent légendaire, car ils arrivaient en une seule file, le corps plié en deux, leurs bustes peints se touchant. Guédao représentait la tête du serpent, le corps colorié de rouge sombre, le visage enduit de charbon de bois, un sabre dans la main droite, une matraque dans la main gauche et un morceau de peau de panthère retenu sur une chaîne sur les épaules. Ils arrivèrent en se glissant sans un bruit et entrèrent toujours en se glissant dans le village, long serpent monstrueux, vivant, colorié, étincelant de lances. Le corps des guerriers était peint avec de l'argile pigmentée de couleurs variées, cela formait un python fantastique. Tous les visages étaient enduits d'un noir absolu et chaque homme tenait une feuille verte entre les dents. Arrivés sur la place centrale, ils tournèrent en spirale, se penchèrent vers la terre, les lances baissées, tout cela dans un silence de mort. Soudain, un coup de sifflet perçant résonna et le brouhaha s'ensuivit. Le serpent se disloqua pour faire place à un désordre sauvage de guerriers aux grimaces folles, sautant et hurlant, brandissant leurs armes, s'accroupissant et bondissant, imitant les gestes d'un combat véritable... Peu à peu dans ce désordre s'organisait une danse également sauvage, où les exécutants piétinaient en

rond comme le faisaient les Peaux-Rouges d'Amérique, au son des tambours qui, de nouveau, s'étaient mis à bourdonner. Il surgissait de ce spectacle une réalité quelque peu terrifiante comme si, entraînés par leur propre jeu, ils se battaient désormais véritablement. Les femmes criaient et pleuraient et un vieil aveugle avançait à genoux, saisissait les pieds des gens et montrait ses yeux morts en suppliant qu'on le protégeat contre les tueurs ».

La danse ainsi comprise ressemble fort à la pyrrhique par laquelle les héros grecs s'excitaient à combattre, tant le choix et la réitération des gestes parvient à nous donner une exaltation que nous pouvons diriger dans le sens où nous l'estimons utile. Ce qui est bon à souligner ici, c'est que pas une de ces danses n'est dansée en vue du seul plaisir ou de la seule esthétique.

On a longtemps considéré les peuples qui agissent différemment de nos procédés actuels comme des êtres inférieurs; il serait infiniment plus sage et plus utile d'étudier l'origine de leurs rites, le sens que le peuple leur donne et celui que lui attribuent les prêtres chargés de le diriger et qui ont reçu des initiations généralement fort longues et plus élevés que nous n'imaginons dans notre vanité de Blancs. Certains peuples, les Peuhls, par exemple, passent pour descendre des Egyptiens. Ne retrouverait-on pas chez eux des traces qui nous permettraient peut-être de comprendre bien des points qui nous demeurent obscurs dans la tradition ancienne? L'Afrique est pleine de problèmes que nous n'éluciderons ni par la violence, ni par le mépris et il est heureux que beaucoup de nos résidents le comprennent et cherchent, avec l'amélioration du sort de l'indigène, la clé de toutes ces énigmes qui contiennent, sans doute, bien des vérités utiles, bien des rayons venus vers nous des plus lointains passés.

Anne OSMONT

NOTRE ENSEIGNEMENT SPIRITUALISTE

Nous avons beaucoup d'amis dans cette lointaine Afrique et nous sommes en relations constantes avec eux. Ils sont venus à nous de tous les points de ce continent encore si mal connu et ils se sont intéressés passionnément à l'effort que nous avons entrepris de créer sur le monde un nouveau courant de pensée, orienté vers la paix, la tendresse fraternelle, les amitiés spirituelles qui ne doivent jamais cesser d'être entre ceux qui tiennent la vérité par les mêmes moyens et sur la seule voie qui existe: celle de l'initiation. Nous les avons fraternellement reçus et leur affection, leur confiance ne nous ont jamais fait défaut. Ils ont trouvé auprès de nous ce qu'ils cherchaient: d'abord, la réponse à des questions qu'ils se posaient depuis longtemps et qui tourmentaient leur intelligence avide de s'instruire, puis la réalisation immédiate de ce dont ils avaient besoin, la réalisation de leurs prières, non parce qu'ils changeaient le but de eur vie, mais parce que leurs prières, mieux formulées, prenaient contact à cette force organisée qu'est l'âme collective d'un mouvement nombreux, puissant par soi-même et par son unanimité dans la recherche du Bien.

Nous leur avons donné ce que nous apportons à tous. Par nous, ils ont vu leur horizon s'éclairer des lueurs d'une certitude.

Ces peuples ont vite éprouvé un changement entre les prières dites ou chantées au hasard et la formule qui leur était confiée, la même pour tous les Eudiastes et qui crée à travers le monde un courant indiscontinu de force lumineuse et d'intense beauté. Cette même force, il leur a été donné de la retrouver accumulée dans une forme talismanique, avec la médaille de l'*Ordre*. Il n'est pas de jour où nous n'en recevions l'assurance pleine de gratitude et cela nous est doux de penser que nous étendons vers tous ceux qui souffrent et qui cherchent une puissance salutaire dont ils éprouvent les effets.

Ce qui est nouveau peut-être pour ces adeptes lointains, c'est la théorie philosophique cohérente dont on ne leur a pas toujours donné l'équivalent et qui est nécessaire à leur intelligence. Les livres qui éclairent le mieux l'enseignement donné, ceux-mêmes qui semblent difficiles, reçoivent là-bas un accueil dont nous ne sommes pas surpris, mais qui nous enchante parce qu'il nous fait voir que nous sommes compris, même dans les nuances profondément essentielles de notre enseignement. De jour en jour, dans des endroits du monde dont on s'était le moins soucié des foyers de spiritualisme, nous créons des centres d'initiation qui seront les flambeaux des générations prochaines.

Nous avons trouvé non seulement des êtres sensibles, désireux de sentir un appui, de se mêler à un courant de pensées et de prières susceptible de les aider dans leurs peines et travaux actuels, mais encore dans le développement de leurs facultés normales et supranormales. Plusieurs ont suivi notre initiation jusqu'à ses degrés les plus élevés et nous ne les avons pas trouvés plus avides que d'autres de recevoir des pouvoirs matériels. Au contraire, ils ont cherché le lent travail de la pensée, le développement de l'âme qui se rapproche du Divin par le moyen toujours efficace de la prière et de la formation personnelle.

Ce qui plait à ces cœurs sensibles, à ces esprits soucieux de toute lumière idéale, c'est la possibilité de comprendre enfin ce qui leur était dit avec plus ou moins de précision, mais toujours sous un aspect définitif et souvent rude, sans qu'il soit permis de poser les questions qui vous brûlent les lèvres et dont la réponse vous apporterait cet apaisement qu'est une parfaite compréhension de ce que l'on veut savoir. Trop de prédicants de tout genre ont voulu instruire l'Afrique noire comme on ferait pour un enfant ignorant, mal élevé, peut-être incompréhensif. On nous a su gré d'agir autrement et de parler, non comme un pédagogue irrité, mais comme un frère aîné soucieux seulement de diriger les pas d'un plus jeune sur la meilleure voie à suivre.

L'efficacité de l'invocation et de la médaille ont trouvé aussi de grands encouragements, car pour un bienfait reçu, on nous envoie de longues pages d'admiration, d'affection, de gratitude. On nous demande des conseils et c'est avec une joie toujours plus grande que nous les donnons, car ces questions nous prouvent, mieux que toute autre chose, à quel point nous avons trouvé un écho sensible et fidèle chez des êtres que trop de gens s'obstinent à croire seulement impulsifs et sans pensée valable. Une philosophie initiatique doit pouvoir être mise sous les formes nécessaires à l'adhésion de tous. Il y a nécessairement des degrés dans cette adhésion, mais ceux-ci ne tiennent pas au lieu d'habitation ni à la couleur de la peau. Ils tiennent à la pureté du cœur, à la sensibilité de l'âme, à la netteté de l'esprit et cela se trouve partout, à la condition de savoir l'y chercher.

H. D.

NOTRE COURRIER

Nous recevons de nombreuses lettres de remerciements venant de l'Afrique noire. Voici l'une d'elles :

« Mon cher Maître,

« Je ne sais comment vous remercier et les paroles me manquent pour vous dire tout ce que je pense, mais elles ne manqueront jamais pour prier pour vous et pour dire à tous ce que je vous dois et tout le bien que vous m'avez fait. Je vous avais exposé ma peine et vous m'avez envoyé votre médaille véritablement miraculeuse. Voici quels effets j'ai obtenu en vous obéissant strictement.

« Vous savez que j'avais un enfant malade, de ces maladies étranges qui vous font penser malgré vous qu'elles ne proviennent pas seulement d'une cause naturelle. D'ailleurs, les médecins n'y comprenaient pas grand'chose, ni les médecins blancs, ni les médecins indigènes. J'ai donc pris la médaille, et à 9 heures 1/2, juste après avoir récité notre Invocation avec plus d'ardeur et de foi qu'à l'ordinaire, s'il est possible, j'ai passé la médaille, attachée à une petite chaîne d'or, au cou de ma petite fille. Elle était brûlante de fièvre et pouvait à peine soulever la tête pour me regarder. C'était dans une inquiétude mortelle et d'autant plus désemparé que je suis tout seul depuis la mort de ma femme et, comme tous les hommes, je suis assez maladroit en soignant un petit enfant.

« J'ai regardé la pauvre petite, car je tremblais à chaque instant de la perdre et je n'osais pas la quitter. Quand mes affaires m'y forçaient, je bâclais l'indispensable et revenais à toute vitesse. Ce jour-là, je pouvais rester près d'elle et m'assis près de son lit, à côté de la vérandah. Je fus tout étonné de la voir s'endormir d'un bon sommeil paisible comme elle en avait si peu depuis des semaines. Je la regardais dormir et le mouvement de sa poitrine était si calme que je ne pouvais m'empêcher d'espérer. J'avais bien raison. Au bout d'une heure de ce sommeil réparateur, l'enfant soupira longuement et ouvrit les yeux, elle tourna la tête et me demanda à boire. Je la servis aussitôt, elle s'assit sur le lit, se mit à fredonner doucement en me caressant le visage de ses petites mains. « Je veux me lever ». J'essayai de le lui défendre, mais elle était déjà par terre et je l'étendis sur un hamac sur la vérandah. Le soir, je lui permis des fruits et, de jour en jour, elle s'est guérie. Je sais que je vous dois sa vie et je ferais n'importe quoi pour vous montrer que je ne suis pas un ingrat..... »

Voici une autre lettre africaine, mais d'un pays tout différent, la côte malgache.

« Cher Monsieur Durville,

« Je vous ai assez tourmenté avec mes ennuis pour vous dire, avant tous les autres, les joies de la délivrance. Vous savez que j'avais tous les motifs de penser qu'une action funeste avait été lancée contre moi et contre le bétail que j'élève et qui fait toute ma richesse. Si je ne vous avais pas connu, j'aurais

eu le cœur rempli de haine et j'aurais répondu au mal par le mal, mais c'est ce que je n'ai pas fait, car je tiens à vous obéir. J'ai fait seulement pour me préserver ce que j'avais appris de vous. J'ai prononcé à plusieurs reprises des exorcismes, surtout dans les étables et autres endroits où les animaux sont enfermés. J'ai, de ma propre initiative, fait peindre la croix eudiaque en plusieurs endroits de la maison et de ses dépendances et je n'ai jamais demandé que le méchant soit puni laissant Dieu faire ce qui lui plait.

« La suite a été bien bizarre. L'homme que je soupçonnais — avec raison — est venu à moi et il m'a dit: « Qu'avez-vous fait pour vos bestiaux? » J'étais si étonné que je lui ai répondu: « Vous devez bien le savoir ». Il m'a dit: « Vous êtes plus puissant que moi, je ne puis rien contre vous. Enseignez-moi vos procédés ». J'ai pensé à vous et je me suis dit qu'un méchant éclairé cesse d'être méchant, je lui ai prêté un de vos livres. Il est revenu le Dimanche suivant et m'a prié de le mettre en rapport avec mon maître. Je lui ai donné votre adresse en lui affirmant que vous ne l'aiderez jamais pour nuire à des innocents. Vous avez peut-être reçu sa lettre ou vous allez la recevoir. Il a bien besoin de vos conseils et de votre amitié pour retrouver le bon chemin. »

Il est assez rare de voir le persécuté guérir le persécuteur et le mettre dans la droite voie pour que cette histoire puisse être citée en exemple, car la suite fut telle qu'elle était prévue. Le sorcier a renoncé au mal et nous espérons le diriger tout à fait dans le chemin qui mène à la plus pure lumière.

✠ ✠ ✠

LES LIVRES :

Le Spiritisme

par le Docteur Paul Gibier

Il y a bien des manières de pratiquer l'animisme. Le spiritisme en est une et qui a connu dans tout l'Univers une puissance que bien peu de croyances ont atteinte. Depuis plus de cent ans, les phénomènes qui en dépendent ont été réalisés bien des fois par chacun de ceux qui en ont eu la curiosité et chacun les a expliqués comme il a voulu, sans doute avec trop de penchant à trouver des explications mystiques à des faits d'un ordre différent.

Le Docteur Gibier a étudié les faits du point de vue le plus scientifique, en s'appuyant sur les méthodes expérimentales les plus rigoureuses et il a constaté que certains phénomènes s'étaient produits véritablement, de la façon la plus indéniable et qu'il est urgent d'étudier cela sans idée préconçue, mais sans faiblesse. C'est cette disposition d'esprit qui fait de son livre un de ceux qu'on peut lire avec le plus de profit sur cette question. En effet, le Docteur Gibier ne nie pas de propos délibéré des faits qui existent; il en cherche une explication naturelle et plausible.

Ce livre doit figurer dans la bibliothèque de tout psychiste.

(Prix: 22 fr.; port en sus, France: 1.75, étranger: 3.50; recommandation en sus, France: 1 fr., étranger: 2.50; en vente à nos bureaux).

Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.